

AVANT-PROPOS

Dès que l'immigration africaine, et plus particulièrement maghrébine, a fait son entrée sur la scène politique nationale, un malaise a saisi la société française qui, ne sachant comment faire une place à ces nouveaux venus, s'est mise à chercher des euphémismes pour les qualifier : *Français de la première... de la deuxième... de la troisième... de la énième génération... d'origine étrangère... issus de l'immigration... de la diversité, etc.* (« Quand on ne parvient pas à changer les choses, on change les noms », disait Jaurès). Par voie de conséquence, je suis donc un élu d'origine-ceci-ou-cela. Mais avant de devenir cet élu de la République que je suis aujourd'hui, rien n'est allé de soi...

D'abord, je me souviens avoir beaucoup hésité avant de franchir le Rubicon. Mon *Rubicon* à moi s'entend, qui n'est qu'un modeste cours d'eau imaginaire entre ma vie d'avant et mon *rêve de France*. Littéralement terrorisé par la perspective d'appareiller plus avant vers ce nouveau monde, que d'aucuns m'encourageaient à explorer, et après avoir écumé ce qui existait de biographies, d'autobiographies, de chroniques, d'analyses (« L'homme est la seule créature qui a besoin d'être éduquée », affirmait Kant) et d'écrits en tout genre se rapportant à la politique, je me souviens avoir cherché avec ardeur et angoisse, pour conjurer cette peur qui m'étreignait alors, un livre dans lequel quelqu'un qui me ressemble (c'est-à-dire qui ne serait ni Français depuis plus de deux générations, ni ministre) parlerait de son expérience politique dans la France d'aujourd'hui et des difficultés qu'il aurait, ou non, rencontrées. En vain. Et à la question, pourquoi ? je hasarde une réponse : si nous sommes de plus en plus nombreux à nous engager (et c'est tant mieux !), nous sommes encore très peu à raconter notre vécu, très peu à décrire ce que les apparences ne dévoilent plus, les dehors débonnaires qui masquent les moyens

LE PARI RÉPUBLICAIN

méthodiques qui vous obstruent de vos responsabilités, très peu à exprimer notre fougue, notre trajectoire de vie singulière, à la croisée de notre double généalogie (de notre « double allégeance » dirait Marc Bloch), qui, selon les moments, attire ou révulse. Encore moins nombreux à prendre le parti de décrypter, au quotidien, dans des instants des plus anodins, ce qui s’y joue de puissamment symbolique. Et si nous refusons d’être des écorchés vifs, nous avons tout de même le devoir de témoigner, ne serait-ce que pour rendre honneur à notre volonté et à ceux qui la nourrissent.

Quand je dis *nous*, je ne fais bien évidemment pas référence ici à ces *Arabes³ qui cachent la forêt*, comme les a si joliment qualifiés Azouz Begag, qui a pourtant été l’un d’eux, et qui sont là du fait du Prince, pour finalement et fatalement disparaître en même temps que lui ou sur l’une de ses lubies, imposés au sommet de l’État à grand renfort de premières pages de magazines, dans lesquels ils s’épanchent volontiers. Non, je veux parler de *nous*, ces élus de la *France d’en bas*, les premiers maillons de la chaîne politique, qui devons, tous les jours, dans le fol espoir de nous hisser plus haut, faire nos preuves, croiser le fer et batailler afin de nous imposer. Ce qui ne me gênerait aucunement s’il n’y avait ce *plafond de verre*, que la *bienpensance* de tout bord, qui ne se doute pas de ce qui s’y joue de tragique, cache et ne saurait voir, sur lequel vient encore et toujours se fracasser l’espoir d’un avenir politique meilleur que l’avenir mort-né de ceux qui nous ont précédés. Je veux parler de *nous*, ces hussards noirs et bronzés de la République, ces *éclaireurs* que nous sommes, mus par notre seule soif d’Égalité républicaine, qu’aucun parti, depuis trente ans, n’a pris la peine d’étancher. À l’instar de ces soldats qui, aux promesses d’une aube nouvelle, partaient en première ligne, certains qu’ils ne reviendraient probablement pas, et qu’on appelait les *enfants perdus*, nous montons sur les barricades, le drapeau bleu blanc rouge dans la main droite, le code électoral dans la main gauche, les cheveux au vent, enivrés d’un idéal d’égalité et de fraternité, et, le sein nu, nous savons, qu’à n’importe quel moment, nous pouvons être fauchés par une balle en plein cœur,

3 Ou quand la France découvre le *Tokenism*, pratique de l’Amérique ségrégationniste qui consistait à mettre un *Nigger* de temps en temps pour faire croire que tous étaient traités de la même façon. Transposée chez nous, c’est une cuisine au beurre et au chocolat : une pincée de black par-ci, un peu de rebeu par là en espérant faire avaler la pilule et que le nouveau régime ne soit pas trop indigeste. Pendant ce temps, en profondeur, rien ne bouge vraiment.

AVANT-PROPOS

venue, comme je l'ai maintes et maintes fois éprouvé, non des lignes ennemies, comme on pourrait s'y attendre, mais de notre propre camp ! À leur mode, nous sommes les *enfants perdus* de la *Res Publica* de ce début du vingt-et-unième siècle. Il est fort peu vraisemblable que nous occupions demain les places fortes pour lesquelles nous nous battons aujourd'hui. Mais qu'importe ! nous savons que d'autres le feront, qui ne sont pas encore nés. Et c'est heureux car, sans cela, qui sait par quoi ou par qui ils seraient tentés demain pour *exister* !

Je ne sais si l'on n'est jamais mieux servi que par soi-même mais ce livre que je n'ai pas réussi à dénicher, je me suis fait un devoir de l'écrire. Pour m'aider dans mon *Odyssee*, j'ai découvert dans les bibliothèques, au détour de ces rangées de livres, sagement installés là pour l'éternité, dans l'attente que quelque âme en peine vienne les interroger, ces grands hommes politiques qui ont aussi été des écrivains ou ces immenses écrivains également tentés par la chose politique : de César à De Gaulle en passant par Mitterrand, qui, paraît-il, ne voyait le monde que par le prisme de la littérature, et Churchill dont j'ai appris, stupéfait, qu'il a obtenu le Prix Nobel de littérature en 1953 pour ses *Mémoires de Guerre*. Mais que dire de ces grands poètes pour qui, la politique fut tantôt un violon d'Ingres, tantôt une grande passion : Lamartine, dont on oublie souvent (quand on le sait !) que l'énamouré du *Lac* a été candidat malheureux à la Présidence de la République en 1848 contre Napoléon III. Chateaubriand, qui, n'avait qu'une ambition : devenir ministre ! Victor Hugo, député et pair de France, qui a connu l'amertume de l'exil pour s'être opposé au même Napoléon III. Et bien d'autres encore : Vallès, Guesde, Jaurès... On ne saurait parler de ces poètes qui furent des hommes politiques et passer Aimé Césaire et Léopold Senghor sous silence, un statut revendiqué et par l'un et par l'autre : « Si vous voulez comprendre ma politique, lisez ma poésie », déclamaient Aimé Césaire !

Avec eux à mes côtés, je me suis mis au travail sans me douter, qu'à mon tour, ainsi toujours poussé vers de nouveaux rivages, emporté par le torrent fascinant et parfois violent de la politique et par les événements qui se succédaient sans répit, il me faudrait plus de quinze ans pour accomplir la tâche assignée. Toute proportion gardée (bien sûr !) et en toute modestie (évidemment !), je veux (et

LE PARI RÉPUBLICAIN

de toute mes forces !) m'inscrire dans cette lignée, moi qui suis né si loin de la Démocratie et si loin de la Littérature, à la fois homme politique, élu au suffrage universel, et écrivain, ainsi que ce terme a été défini par Roland Barthes : « Écrire c'est ébranler le sens du monde, y disposer une interrogation indirecte. »

Je suis heureux, après des années de travail, d'avoir pu mener ce projet à terme. Je m'efforce de démontrer ici (et étant donné les heures sombres que nous vivons, il est, je crois, besoin de le démontrer !) que ce n'est pas parce que je ne suis pas né sur le territoire de France que je ne suis pas autorisé à me sentir attaché à la France qui m'a accueilli. Ce n'est pas parce que le français n'est pas ma langue maternelle que je dois me dispenser d'aimer cette langue que je me suis acharné à faire mienne !

Ensuite, jamais je n'oublierai ce soir des municipales de mars 2001, où, au moment de constituer la liste d'union de la Gauche, en vue du second tour, la question fut posée, par quelques-uns des caciques en présence, de savoir si, du fait de la couleur de ma peau et de ma religion et compte tenu du racisme supposé des électeurs de ma petite ville, il serait bien prudent que j'y figurasse. Ainsi, dans la France de Voltaire, le seul fait de mes origines me disqualifiait ! Moi qui avais porté si haut l'idéal républicain, je tombais des nues : j'ouvrais alors les yeux (et avec quelle violence !) sur la condition des *miens* dans la France de ce début du XXI^e siècle et à laquelle je ne m'attendais pas, sans me douter, un seul instant, que le pire était à venir !

Nous vivons une ère de transition ; une époque à la fois extraordinairement exaltante où, pour mieux vivre ensemble, tout nous reste à construire. Et terriblement douloureuse pour *ceux qui me ressemblent*. Mais je reste persuadé de ceci : dans quelque temps (et ce sera tant mieux pour nos enfants !), les choses seront rentrées dans l'ordre.

Dans ses *Cahiers de prison*, Antonio Gramsci, journaliste italien dans les années 1930, emprisonné, jusqu'à sa mort, par l'État fasciste de Mussolini, écrit : « Le vieux monde se meurt, le nouveau tarde à apparaître et, dans ce clair-obscur, surgissent les monstres. »

Voici les *monstres* que j'ai eu à affronter...

P-S. Je fais remonter cette chronique à la sortie de mon premier roman car je crois pouvoir dire, sans trop me tromper, que c'est de là que tout est parti !